

Thèses sur le concept de grève

Institut de démobilisation
Février 2008
#6

Les thèses qui suivent, éparées, se rejoignent sur un refus : celui de la pensée, tellement commune, mais morte, qui fait de la grève un moyen. Elles — chacune à leur manière, et des lieux divers d'où elles jaillissent — contredisent ce dogme. Elles disent que la grève est la fin ; elles en chantent l'éloge.

Car seul le désir vit d'être sans but.

L'ordre d'exposition des thèses est quelconque et contingent. Aucune thèse ne prouve l'autre ; elles sont disposées en cercle. Mais chacune exprime, sur l'axe du rayon qu'elle s'est choisi, une même idée centrale.

Ces thèses furent rédigées à Munich, à la fin d'août 2007 ; puis achevées à Lille, dans la hâte, en novembre.

A l'entrée de chaque thèse est indiqué, en italique, un nom. Ce nom désigne l'auteur des phrases, citées dans le paragraphe, en caractères italiques.

Ces thèses sur le concept de grève sont des thèses sur le concept mythique de grève.

Thèse n°1 :
La grève est démobilisation.

P. Sloterdijk

Le capitalisme est une *mobilisation infinie*. La grève, en interrompant la production, la consommation des matériaux et le travail des hommes, met — localement, si elle est locale — un terme à la mobilisation. Elle produit un référentiel immobile, depuis lequel la vitesse de mobilisation apparaît, aussi bien aux arrêtés (démobilisés) qu’aux mobilisés, qui jusque-là ne percevaient que des différences de vitesse.

La grève, conçue (par exemple par le syndicat) comme « mobilisation », est donc un contresens. Les syndicats, entend-on, appellent à la mobilisation des salariés. Mais le gréviste « mobilisé » contre la loi L, « mobilisé » pour l’augmentation A, ne fait qu’ajouter à la mobilisation infinie sa mobilisation propre ; celle-là, infinie, avale celle-ci, et s’en nourrit. Au contraire, le sens de la grève véritable et mythique est de réaliser la démobilisation. Très simplement : la grève commence par l’arrêt des machines et par l’arrêt du travail. Le débrayage n’est pas un moyen, qui s’imposerait de l’extérieur pour permettre ensuite la « mobilisation » des travailleurs, but véritable ; le débrayage n’est pas un moyen pour laisser du temps pour la mobilisation, pour l’AG, la pétition, la manifestation de l’après-midi. Le débrayage a son but en lui-même : il est démobilisation.

L’arrêt du travail (démobilisation) n’est pas au service de la manifestation (mobilisation). La grève mythique, comme démobilisation infinie, est la contestation de la mobilisation infinie.

Corollaire de la thèse n°1 : La grève est une crise du fonctionnalisme.

« Ce qu’on allait désigner comme “les événements de Mai” fut avant tout une crise du fonctionnalisme : les étudiants cessèrent de fonctionner comme des étudiants, les travailleurs comme des travailleurs et les paysans comme des paysans. » (Kristin Ross). Le gréviste, dans la démobilisation véritable, n’a pas davantage à *fonctionner* comme gréviste. Il n’a donc pas à « se mobiliser ».

Thèse n°2 :
La grève est intérieure.

Cette thèse ne se comprend qu'en regard de cette autre : « La manifestation est extérieure. »

L'action extérieure est mobilisation de l'extérieur contre l'intérieur. Extérieure, une manifestation, même échappant au trajet préfectoral, même débordant le Syndicat, même perçant le service d'ordre et le cordon de police, est inoffensive.

L'action intérieure commence par une démobilisation de l'intérieur ; et aboutit à la disparition de la frontière entre intérieur et extérieur. A LIP, en 1973, tout Besançon défile dans les couloirs.

Ainsi, ce que certains appellent du nom de « révolution » n'est pas une poussée de l'extérieur faisant basculer l'édifice (une manifestation qui en s'amplifiant prendrait l'Assemblée, l'Élysée, la Bastille), mais un affaissement intérieur. La grève, intérieure, est intense.

Corollaire de la thèse n°2 : La grève ne produit pas de violence.

Parce qu'elle est intérieure, la grève n'a pas à s'emparer de quelque chose d'extérieur, non plus qu'à sortir d'elle-même.

Dès lors, la violence — si elle survient — survient depuis l'extérieur : les hommes en armes (CRS), dépêchés par les préfetures, se massent à l'extérieur, autour de l'intérieur occupé.

La grève se défendra depuis l'intérieur. Sa violence, possible, ne sera que la réponse à l'assaut extérieur. Sa violence ne lui sera imposée que comme défense intérieure d'elle-même contre le dehors. Cette violence sera évidente ; la question de sa légitimité ne se posera plus en termes vides ou abstraits.

Thèse n°3 :
La grève est le renversement (double) des valeurs.

Arendt

On peut représenter par les termes suivants le changement de paradigme qu'Hannah Arendt, dans *Condition de l'homme moderne*, met à jour :

| | |
|---------|---------------|
| Athènes | Monde moderne |
| ACTION | TRAVAIL |
| TRAVAIL | ACTION |

Dans l'Antiquité, le travail est chose méprisée, laissée aux esclaves. Un citoyen ne s'y abaisse pas. Sa dignité l'appelle aux choses de l'action, à la politique — à quoi il ne peut se soustraire. De ces valeurs, les sociétés occidentales donnent l'exact opposé : le "citoyen" se débarrasse de la charge de la politique en se donnant des représentants (cela lui prend une minute d'isoloir, une fois tous les cinq ans) pour pouvoir enfin s'adonner à temps plein au travail, lieu de sa jouissance et de son épanouissement, autrement dit : de son malheur et de son exploitation, dans des activités professionnelles devenues, en majorité, nuisibles ; nuisibles aux hommes, à la nature, à la société.

La politique est devenue l'affaire de spécialistes ; ceux-ci n'ont qu'à dire en effet : « Retournez au travail, nous prenons les affaires politiques en mains ». Voilà pourquoi blesse la grève, qui dit : « Je laisse là le travail, le champ et la javelle ; je me réapproprie la politique délaissée... ».

Or la philosophie politique a très bien accompagné cette évolution. Toute la philosophie politique depuis Platon cherche *une évasion définitive de la politique*.

En faisant s'arrêter le travail et en remplaçant les personnes *dans* l'action politique, la grève renverse les valeurs renversées ; elle restaure la hiérarchie antique.

La grève est la politique de la politique morte.

A propos des tyrans : *Mais ils ont tous en commun le bannissement des citoyens que l'on proscriit du domaine public en leur répétant de s'occuper de leurs besoins privés pendant que seul "le souverain prendra soin des affaires publiques" [Aristote à propos de Pisistrate in Const. d'Athènes, XV, 5]. Certes, voilà qui tendait à favoriser le*

commerce et l'industrie privée, mais les citoyens ne voyaient dans ces mesures qu'une manœuvre pour les priver du temps nécessaire à la participation aux affaires communes. C'est des avantages immédiats de la tyrannie, des avantages évidents de la stabilité, de sécurité, de productivité, qu'il faut se méfier, ne serait-ce que parce qu'ils préparent une inévitable perte de puissance, même si le désastre ne doit se produire que dans un avenir relativement éloigné.

Thèse n°4 : La grève conteste la spécialisation de la politique.

Protagoras

*Ce que Protagoras dit à Socrate : Voilà comment, Socrate, et voilà pourquoi les Athéniens et les autres, quand il s'agit d'architecture ou de tout autre art professionnel, pensent qu'il n'appartient qu'à un petit nombre de donner des conseils, et si quelque autre, en dehors de ce petit nombre, se mêle de donner un avis, ils ne le tolèrent pas, comme tu dis, et ils ont raison, selon moi. Mais quand on délibère sur la politique, où tout repose sur la justice et la tempérance, ils ont raison d'admettre tout le monde, parce qu'il faut que tout le monde ait part à la vertu civile ; autrement il n'y a pas de cité. Voilà, Socrate, la raison de cette différence. » (Le propos est rapporté par Platon, in *Protagoras*.)*

Mais Platon (ce que ne fit pas Socrate) assassine Protagoras — il mettra les spécialistes au pouvoir. La fabrication de la cité, l'utopie, c'est lui (cf. thèse n°13).

Car, alors : « Le souverain prendra soin des affaires publiques... »

La grève conteste la définition de la politique comme étant l'affaire de spécialistes ayant des « titres » à gouverner. Comme les gouttières de Besançon, depuis mai 2007, en portent l'inscription, la grève est la « réappropriation de la politique par l'ignorant ». L'ignorant est celui qui n'a pas de titre à gouverner. Or, « la condition pour qu'un gouvernement soit politique, c'est qu'il soit fondé sur l'absence de titre à gouverner » (Rancière). La grève dit : « Je ne suis pas spécialiste de la politique, je n'ai aucun titre à gouverner... mais je veux décider des conditions de ma vie ; je veux décider des conditions de mon travail ; avec tous ceux avec qui je vis ; avec tous ceux avec qui je travaille. »

La grève est le même scandale que la démocratie, celui-ci étant : la politique est l'affaire de celui qui n'a pas de titre à gouverner (cf. thèse n°6).

« Est du *démos*, écrit Rancière, celui qui parle alors qu'il n'a pas à parler, celui qui prend part à ce à quoi il n'a pas part. »

Corollaire de thèse n°4 : La grève conteste le Spectacle.

Car : « C'est la plus vieille spécialisation sociale, la spécialisation du pouvoir, qui est à la racine du spectacle. » (Debord)

Thèse n°5 : **La grève est l'abolition de la séparation.**

Marx

La politique, comme affaire de spécialistes, est abstraite car elle accomplit la séparation entre Etat et société civile. Elle s'approprie l'Etat, et rejette la société civile (et le travail) hors d'elle. Or, si l'on réduit la politique à l'Etat, alors tout ce qui s'y passe ne peut plus être qu'abstrait, ne peut plus être qu'idéologie — et ne concerne plus alors la réalité de la société qui est sa base. Un tel Etat peut proclamer des droits de l'homme ; cela ne les fera pas exister dans la société dont il s'est abstrait et dont il n'est plus qu'une émanation fautive (idéologique). Tout ce qu'il proclame et fait n'a plus pour but que de masquer la séparation — d'entretenir l'illusion que ce qu'il décrète est réel, que ce qu'il proclame au ciel s'accomplit sur la terre. Or *l'Etat politique est, vis-à-vis de la société civile, aussi spiritualiste que le ciel l'est vis-à-vis de la terre.*

Il s'ensuit que toutes les luttes au sein de l'Etat, la lutte entre la démocratie, l'aristocratie et la monarchie, la lutte pour le suffrage, etc., ne sont que des formes illusives. De même, aujourd'hui : la « lutte » entre tel ou tel parti.

Il s'ensuit que les droits de l'homme, par exemple l'égalité, sont abstraits et vides :

L'Etat supprime à sa façon les distinctions constituées par la naissance, le rang social, l'instruction, l'occupation particulière, en décrétant que la naissance, le rang social, l'instruction particulière sont des différences non politiques, quand, sans tenir compte de ces distinctions, il proclame que chaque membre du peuple partage, à titre égal, la souveraineté populaire, quand il traite tous les éléments de la vie populaire effective en se plaçant au point de vue de l'Etat. Mais l'Etat n'en laisse pas moins la propriété privée, l'instruction, l'occupation particulière agir à leur façon.

Pendant que l'Etat, dans le ciel religieux et abstrait, proclame des égalités, la société civile, dans le concret lourd de l'organisation du travail, de la

réalité, organise méthodiquement l'inégalité, à sa façon. Car ce qui se passe au niveau de l'Etat est pure forme. *La propriété privée s'étant libérée de la communauté, l'Etat a acquis une existence particulière à côté et en dehors de la société civile ; mais il n'est rien de plus que la forme de l'organisation que les bourgeois sont forcés de se donner, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, pour garantir mutuellement leur propriété et leurs intérêts.* La politique, au niveau de l'Etat, parce qu'elle fait abstraction de la réalité (le travail des hommes, et leur vie ; l'organisation matérielle de la société) n'est dès lors qu'illusion.

Or la grève dit : « Le travail, c'est la politique ; la politique, c'est le travail. »

Elle abolit donc la séparation.

L'émancipation politique, c'est la réduction de l'homme d'une part au membre de la société bourgeoise, à l'individu égoïste et indépendant, et d'autre part au citoyen, à la personne morale. L'émancipation humaine n'est réalisée que lorsque l'homme a reconnu et organisé ses forces propres comme forces sociales et ne sépare donc plus de lui la force sociale sous la forme de la force politique. Ce qu'enfin accomplit la grève, en ce qu'elle refuse d'identifier l'homme au citoyen abstrait (celui qui vote), désignant au contraire l'homme réel (celui qui travaille) comme celui que la politique a pour objet... et, dans le moment où lui-même entre en grève, pour *sujet*.

Corollaire de la thèse n°5 : La grève est la contestation de la limite entre public et privé.

Rancière

Le corollaire ne fait que reformuler Marx. Ce qui était appelé plus haut, suivant le vocabulaire du jeune Marx, « Etat » et « société civile », se transpose assez bien dans ce qu'on appelle aujourd'hui : « public » et « privé » ; « politique » et « social ».

| | |
|-----------|---------|
| Etat | Société |
| public | privé |
| politique | social |

Or la délimitation entre les deux sphères est l'enjeu même de la grève.

C'est que le pouvoir a pour but de rejeter le travail hors de la politique : dans le social ; là, il est soumis aux contraintes « naturelles » des lois économiques, et donc aux lois de la gestion — celles-là même qui s'appliquent

au « privé », au « foyer ». Il faut que le patron soit un père ; et non un politique. Car il faut que le patron puisse se retrancher derrière la nécessité de l'économie (lois du foyer) pour justifier ce que, *politiquement*, rien ne pourrait justifier : que des hommes soient, par d'autres, gérés comme ressource humaine...

Soucieux, donc, de maintenir la séparation à tout prix, le pouvoir politique se doit de disqualifier la grève comme acte non politique. La société capitaliste appelle « mouvement social » la grève : ainsi elle affirme la séparation. Social, dans sa bouche, veut dire : non-politique.

La grève au contraire est, en termes ranciériens, lutte contre la privatisation du public. *Le mouvement démocratique est alors, de fait, un double mouvement de transgression des limites, un mouvement pour étendre l'égalité de l'homme public à d'autres domaines de la vie commune, et en particulier à tous ceux que gouverne l'illimitation capitaliste de la richesse, un mouvement aussi pour réaffirmer l'appartenance à tous et à n'importe qui de cette sphère publique incessamment privatisée.*

La pratique spontanée de tout gouvernement tend à rétrécir cette sphère publique, à en faire son affaire privée et, pour cela, à rejeter du côté de la vie privée les interventions et les lieux d'intervention des acteurs non étatiques. La démocratie alors, bien loin d'être la forme de vie des individus voués à leur bonheur privé, est le processus de lutte contre cette privatisation, le processus d'élargissement de cette sphère.



Quand une grève éclate, la réaction du pouvoir étant de bien maintenir la séparation, on s'adresse à la grève en ces mots : « — Mais que vient faire la politique dans le lieu de travail ? La politique n'a rien à voir avec le travail. Pour la politique, si vraiment vous n'êtes pas satisfaits, vous n'avez qu'à aller voter la prochaine fois... Nous respectons votre opinion : exprimez-la dans l'urne. » Pendant ce temps, les journalistes, ou *schmocks*, parlent de « mouvement social » pour en contester le caractère « politique » ; ainsi, la séparation est maintenue entre la politique (les choses sérieuses que gèrent les spécialistes) et le « social », lieu de l'économie, de la gestion et de l'adaptation (apolitique) aux lois de la nature (lois du marché).

La grève, au contraire, dit : « — Qu'y a-t-il de plus politique que l'organisation du travail ? »

La grève dit : « — La vraie politique, c'est le travail et son organisation. »

La politique des spécialistes répond : « — Non, le travail, c'est de l'économie, c'est de la nature. Les conditions de travail, c'est la gestion à partir du donné naturel, économique. »

La grève dit : « — Non, ce que vous décrivez là, Monsieur, n'est pas la politique mais sa mort : sa déchéance en gestion. Ce que vous dites là, Monsieur, est *idéologique*. »

L'idéologie caractérise en effet, dans son sens premier, un discours consistant à faire passer ce qui a lieu au niveau de l'Etat pour la politique véritable ; de manière à ce qu'on n'aille pas chercher la politique ailleurs ; de manière à ce qu'on n'aille pas chercher plus *loin*, c'est-à-dire : tout *près* (dans le réel, quotidien, de l'organisation du travail).

La crainte de l'Etat face à la grève est bien la suivante : « — Pourvu que ces ignorants (autre nom des grévistes) ne s'aperçoivent pas que, moi l'Etat, je suis abstrait, détaché du réel... Pourvu qu'ils ne s'aperçoivent pas que la politique, c'est eux... et que je ne suis qu'un peu de brume égaillée dessus, pour en maintenir l'ordre et l'illusion de l'ordre, la justice et l'illusion de la justice... Pourvu qu'ils ne voient pas... »

« Mouvement social » est donc le mot par lequel la société capitaliste et ses *schmocks* cherchent à désamorcer l'éclat politique qu'est la moindre grève. Car la moindre grève porte en elle la prétention superbe d'abolir la séparation. Elle dit : « Le travail est le vrai lieu de la politique. Tout le reste est spectacle. Moi, ouvrier, ignorant, électeur, en devenant gréviste, je cesse d'abandonner ma vie, mon sort, ma voix, aux spectacles stériles de ce ciel abstrait, qu'on appelle l'Etat.»

En ce sens, la grève est bien une critique de la religion.

Thèse n°6 : **La grève est la démocratie véritable.**

Rancière

Cette thèse, conséquence directe du corollaire de la thèse n°5, n'est paradoxale qu'à l'oreille de qui prend la démocratie pour un système, *une forme juridico-politique*. Car la démocratie n'est jamais qu'un processus : le processus par lequel la limitation imposée entre politique et social, entre privé et public, est contestée et combattue. La démocratie est bien un processus qui a lieu aux bords de l'intervalle séparant privé et public ; elle cherche à briser la limitation que la politique, conçue comme gestion par des spécialistes, a pour tendance d'imposer : *C'est cela qu'implique le processus démocratique : l'action de sujets qui, en*

travaillant sur l'intervalle des identités, reconfigurent les distributions du privé et du public, de l'universel et du particulier. La démocratie ne peut jamais s'identifier à la simple domination de l'universel sur le particulier.

Or la grève accomplit bien ce processus :

1) elle est repolitisation du social : les conditions de travail (appelées "le social" par le capitaliste pour les disqualifier) deviennent la seule question politique ; et ainsi redeviennent « publiques » ;

2) elle produit un élargissement de la « sphère » publique : le lieu de travail, l'usine, la gare, le magasin, l'université, servent de lieu à la parole politique. Celle-ci s'amplifie. Elle gagne trottoirs, bus, voies du chemin de fer.

Donc la grève (processus) est la démocratie.

Corollaire de la thèse n°6 : La grève a pour objet essentiel l'existence même de la politique.

Car, hors la grève, la politique n'existe pas. La politique (son lieu, ses sujets) sont des produits de la grève. En effet, le propre du dissensus politique, c'est que les partenaires ne sont pas constitués non plus que l'objet et la scène même de la discussion. La grève fabrique les sujets et crée l'espace. La politique n'a pas ainsi de lieu propre, ni de sujets naturels. [...] La manifestation politique est ainsi toujours ponctuelle et ses sujets toujours précaires. La différence politique est toujours aux bords de sa disparition.

Il en résulte aussi que le litige politique a pour objet essentiel l'existence même de la politique.

La politique est *une activité toujours ponctuelle et provisoire* : c'est la grève.

Thèse n°7 :

La grève est naissance d'un groupe, sortie de la masse et affirmation de l'individu.

Comité invisible

2007

Il suffit de voir ce qui fait retour de vie sociale dans un immeuble soudainement privé d'électricité pour imaginer ce que pourrait devenir la vie dans une ville privée de tout.

La grève crée les conditions de la privation d'électricité, puis de tout.

De la grève naît un groupe. Le groupe est l'exact opposé de la masse. La masse est ce qui est incapable de grève. « Le terme de masses s'applique seulement à des gens qui, soit du fait de leur seul nombre, soit par indifférence, soit pour ces deux raisons, ne peuvent s'intégrer dans aucune organisation fondée sur l'intérêt commun, qu'il s'agisse de partis politiques, de conseils municipaux, d'organisations professionnelles ou de syndicats. Les masses existent en puissance dans tous les pays, et constituent la majorité de ces vastes couches de gens neutres et politiquement indifférents qui n'adhèrent jamais à un parti et votent rarement. Ce qui caractérisa l'essor du mouvement nazi en Allemagne et des mouvements communistes en Europe, après 1930, c'est qu'ils recrutèrent leurs adhérents dans cette masse de gens apparemment indifférents » (Arendt).

Par la grève se finit l'indifférence de la masse.

Dans la grève, personne, ni rien, n'est plus indifférent.

Affirmation de l'individu. (Ce qui, par le nietzschéisme de Sorel, découle de la thèse n°13.)

Scolie n°1 de la thèse n°7 :

Adolf Eichmann est le fonctionnaire incapable de grève.

« Je n'ai fait qu'obéir aux ordres. »

et

Adolf Eichmann appartient à la masse.

Scolie n°2 de la thèse n°7 :

Faire grève, c'est apprendre à faire grève.

Ne pas faire grève, c'est : ne pas savoir faire grève.

Thèse n°8 :

La grève est une remontée des yeux, depuis le sol, où ils étaient maintenus, vers l'horizon où l'orgueil, désormais, les porte.

Montaigne

« Il s'agit, après avoir toujours plié, tout subi, tout encaissé en silence pendant des mois et des années d'oser enfin se redresser. Se tenir debout. Prendre la parole à son tour. Se sentir des hommes pendant quelques jours. » (S. Weil)

La possibilité de l'orgueil est démontrée par le corollaire n°1 de la thèse n°13.

Corollaire de la thèse n°8 : Du point de vue, essentiel, de l'étonnement, la grève est la situation normale, non l'exception.

Car : « Comme dit Reich, l'étonnant n'est pas que des gens volent, que d'autres fassent grève, mais plutôt que des affamés ne volent pas toujours et que les exploités ne fassent pas toujours grève » (Guattari/Deleuze) ; cet étonnement est celui des indiens à la cour d'Henri II : *secondement [...] ils avaient remarqué qu'il y avait parmi nous des hommes pleins et gorgés de toutes sortes de privilèges, et que leurs moitiés mendiaient à leurs portes, décharnés de faim et de pauvreté ; et ils trouvaient étrange la façon dont ces moitiés nécessiteuses pouvaient supporter une telle injustice, sans prendre les autres à la gorge ou mettre le feu à leurs maisons.*

Thèse n°9 : La grève est la fête véritable.

Caillois

Dans les sociétés contemporaines, engagées dans l'histoire, tout est prétexte à fêter, à commémorer, à faire la teuf, la fiesta. La fête, multipliée et fade, a ainsi perdu le caractère radical, excessif, transgressif, qu'elle avait dans les sociétés primitives. Roger Caillois, pour le Collège de sociologie, prononce en 1939 une conférence dans laquelle il présente les traits de cette fête primitive. Quand, approchant de la fin de son discours, il se demande ce qu'est la fête aujourd'hui, sa réponse oscille, d'une version à l'autre du texte, de 1936 à 1940, des congés payés à la guerre. Tout l'effort que Caillois dépense dans l'appendice de *L'Homme et le sacré* pour identifier fête et guerre, ne le laissons pas retomber — saisissons-le pour montrer que la grève générale répond en réalité bien mieux que la guerre aux exigences de la grande Fête. (ce travail s'appuie sur « Nulle flammèche ne sera tombée », étude parue dans *Fête*, publication n°3 de l'Institut de Démobilisation)

Le travail suspendu. La grève est bien, comme la fête, le retour à l'âge d'or, au Grand Temps, celui où l'on ne travaille pas. La phase atone que la grève, comme la fête primitive, vient interrompre est bien le *temps ouvrable*. Dans la fête, on en vient à violer *les lois les plus saintes, celles sur qui paraît fondée la vie sociale elle-même*. Or qu'exaltent les discours actuels ? Quelle est, aujourd'hui,

notre loi la plus sainte, sinon le travail, la « valeur travail » ? Et que peut être la fête, dès lors, sinon le renversement de cette valeur : l'arrêt du travail : la grève ? Car la guerre n'interrompt pas le travail. Seule l'interrompt la grève — et c'est même dans l'interruption qu'elle prend son sens. La guerre est mobilisation totale : elle n'est pas l'inverse de la mobilisation, mais son exacerbation ; la grève, seule, est démobilisation (cf. thèse n°1). La fête, par ailleurs, s'accompagne d'une diminution du pouvoir central : *Les autorités civiles ou administratives voient leurs pouvoirs diminuer ou disparaître passagèrement au profit non point tellement de la caste sacerdotale régulière, mais plutôt des confréries secrètes ou des représentants de l'autre monde, des acteurs à masques qui personnifient les dieux ou les morts.* Le gréviste véritable porte le masque des sorciers...

Si, par ailleurs, c'est avec le début de *la division du travail* que les fêtes commencent de perdre de leur importance, c'est bien la preuve que la possibilité (ou impossibilité) de la fête est liée de manière inextricable à l'organisation du travail. Dans une société où le travail est divisé, la fête n'est plus possible ; l'arrêt du travail n'est donc plus institué. Il renaît dans la grève, en cela différente de la fête qu'elle est intempesive, non prévisible.

Revenons aux fêtes primitives : *le calendrier entre elles, ne compte que des jours creux et anonymes, qui n'existent que par rapport à leurs dates plus expressives.* Quiconque a vécu une grève — les ouvriers de Villaroches, Snecma, quinze ans après, racontaient la leur, locale, avec telle émotion et telle netteté du souvenir — sait que ses dates, en effet, sont expressives, et restent les repères saillants et indélébiles dans le flot monotone des jours ouvrables indifférenciés.

Un aspect spécifique rapproche pourtant ensemble guerre et grève de l'antique frairie : le renforcement du collectif, l'arrachement à l'intime, à l'intérieur bourgeois. C'est d'ailleurs une des raisons qui obligent Caillois à renoncer au modèle des vacances, bourgeoises et individuelles par excellence. *On pense à tort aux vacances, mais celles-ci se révèlent bientôt, non comme l'équivalent, mais plutôt comme le contraire des antiques frairies.* Plus loin : *En effet, elles ne produisent ni interruption ni transformation sensibles de la vie collective. Elles ne constituent pas la période du rassemblement massif des foules, mais celle de leur dispersion loin des centres urbains, de leur également vers les solitudes périphériques et les terrains vagues, vers les régions de moindre tension. Elles ne représentent pas une crise, un sommet, un moment de précipitation et de présence majeure, mais l'époque du ralentissement et de la détente. Elles marquent un temps mort dans le rythme de l'activité générale. Enfin, elles rendent l'individu à lui-même, le débarrassent de ses soucis et de son labeur, l'exemptent de son devoir d'état, le reposent et l'isolent au lieu que la fête l'arrachait à son intimité, à son monde personnel ou familial pour le rejeter dans le tourbillon où la multitude frénétique s'affirmait bruyamment une et indivisible en épuisant d'un coup ses richesses et ses forces.* Grève, guerre, fête — il s'agit d'un temps où la société convie tous ses membres à un sursaut collectif qui les place soudain

côte à côte, les rassemble, les dresse, les aligne, les rapproche de corps et d'âme. (Par là se trouve démontrée la thèse n°7.)

La similitude de la guerre avec la fête, écrit Caillois (mais nous lisons cette phrase au sujet de la grève), est donc ici absolue : toutes deux inaugurent une période de forte socialisation, de mise en commun intégrale des instruments, des ressources, des forces ; elles rompent le temps pendant lequel les individus s'affairent chacun de son côté en une multitude de domaines différents

Rajeunissement — régénération — ivresse — Joie (cf. thèse n°10). A ce renforcement du lien collectif répond le sentiment personnel de l'ivresse, de la régénération, du rajeunissement. Pour cet aspect, ce qui vaut pour la guerre vaut pour la grève : *l'agitation croît d'elle-même, l'ivresse s'empare des participants ; il se crée une communion exaltante qui donne le sentiment d'un rajeunissement, d'une refonte de la société et qui, par conséquent, la refonde et la rajeunit en effet puisqu'en ces matières le sentiment précède et engendre le fait. (On retrouvera, dans la thèse n°15, cette nécessité décisive que le sentiment précède, non seulement le fait, mais le concept.) Cette ivresse s'oppose à l'ennui du temps ouvrable. Elle tranche brutalement sur le fond monotone de la vie quotidienne, qui présente avec elle à peu près tous les contrastes. Comparez ce qui suit aux récits de ceux qui occupèrent des usines, des chantiers, des gares, des universités : La fête est d'abord facteur d'alliance. Les observateurs ont reconnu en elle le lien social par excellence, celui qui assure avant tout autre la cohésion des groupes qu'il assemble périodiquement. Il les joint dans la joie et le délire, sans compter que la fête est en même temps l'occasion des échanges alimentaires, économiques, sexuels et religieux, celle des rivalités de prestige, d'emblèmes et de blasons, des concours de force et d'adresse, des dons mutuels de rites, de danses et de talismans. Elle renouvelle les pactes, rajeunit les unions.*

La grève est donc bien ce que Caillois décrit sous le nom de « fête » : *point culminant de l'existence des sociétés modernes, qui les soulève et les porte soudain à une sorte d'incandescence transformante. L'incandescente transformante est l'invention de l'impossible telle qu'en parle la thèse n°15.*

Dès lors, l'impossibilité actuelle de la fête primitive recouvre bien l'impossibilité de la grève générale (cf. thèse n° 14). *La turbulence générale n'est plus possible. Elle ne se produit plus à dates fixes ni sur une vaste échelle.* La grève est devenue aussi dangereuse pour le capitalisme, que la fête primitive, naguère, le devint pour le pouvoir royal quand celui-ci ne sut plus déguiser en nature sa contingence. La fête (le carnaval) — en mettant sur le trône, un jour durant, *n'importe qui* — dévoilait la contingence du pouvoir. La grève dévoile la contingence du capitalisme et de la mobilisation.

Scolie n°1 de la thèse n°9 : Sur la rencontre Guerre-Grève.

Notre procédé — consistant à substituer, dans l'argumentaire de Caillois, la grève à la guerre — produit inévitablement entre elles, malgré ou par la médiation de la fête, un rapprochement troublant, que d'autres sauront repérer dans le nom, lâché thèse n°13, de Sorel (et le corollaire de cette même thèse nommera le point de contact entre guerre et grève : l'orgueil). Rappelons, en renvoyant à la thèse n°1, que la grève est bien le contraire de la guerre, celle-ci étant mobilisation, celle-là démobilisation. Sur la question de la violence, c'est le corollaire de la thèse n°2, qui tranche : la grève ne produit pas de violence.

Pour autant, sur un flanc bien précis, la grève, incontestablement, touche la guerre. Ainsi, les extraits que Caillois emprunte à Jünger — et qui concernent la guerre — ont leur écho dans toute expérience véritable de grève ; par-là, et bien au-delà de ses revendications conjoncturelles, la grève prétend rejoindre une vie supérieure, hors du temps ouvrable et bourgeois : « Nous avons plongé jusqu'au fond de la vie pour en ressortir complètement transformés. » (Jünger) ; « Il semble que la guerre fasse boire aux combattants à longs traits et jusqu'à la lie une sorte de philtre fatal qu'elle est seule à dispenser et qui transforme leur conception de l'existence. » (Jünger) ; « Nous pouvons affirmer aujourd'hui que nous avons vécu, nous soldats du front, l'essentiel de la vie et découvert l'essence même de notre être. » (Jünger)

Des liens durables unissent désormais ses guerriers. Ils leur donnent un sentiment de supériorité et de complicité à la fois, envers ceux qui sont restés hors du péril ou qui n'ont joué du moins aucun rôle actif dans le combat. Car il ne suffit pas d'avoir été exposé, il faut avoir frappé. Ainsi se constitue l'orgueil (cf. thèse n°8 et corollaire n°1 de la thèse n°13).

Il s'agit de comprendre cet écho possible de la grève à la guerre, que n'épuise pas le seul fait d'une expérience collective. Il faudrait porter l'attention la plus soutenue au soubassement, éventuellement commun, que partagent une tentation fascisante ou fasciste d'idéalisation de la guerre et l'éloge que nous prononçons ici de la grève ; saisir, au moment où il se gonfle, le désir anti-bourgeois : celui de Jünger, celui de Drieu, comme celui des révolutionnaires. Pour ensuite être en mesure de laisser à la guerre cette

sinistre gloire d'être le seul événement dans la société moderne qui arrache les individus à leurs soucis particuliers pour les précipiter soudain dans un autre monde, où ils ne s'appartiennent plus et où ils trouvent le deuil, la douleur et la mort,

mais en retenant d'elle cette

double et somptueuse délivrance à la fatigue de vivre parmi tant de menues prohibitions et de prudentes délicatesses.

Scolie n°2 de la thèse n°9 : *Ainsi, au terme d'une fête [ou grève], fixe-t-on déjà le rendez-vous pour la prochaine, afin de perpétuer et rénover ses bienfaits.*

Thèse n°10 :
La grève est la joie.

Weil

La joie est le critère infaillible de l'action véritable. La joie, Bernanos, dans *Sous le soleil de Satan*, la définit « pareille à une autre vie dans la vie, à la dilatation d'une nouvelle vie ». Elle est le signe que le temps normal se suspend (thèse n°11) et que l'espace s'intensifie (thèse n°12). Cette joie, elle saisit chacun des lips courant dans les couloirs, une fois prise la décision ; cette joie — qui, certains soirs, habita la Sorbonne — de même s'engouffra par les couloirs, s'installa dans les amphithéâtres, et ressortant par les fenêtres grandes ouvertes sur la rue, s'expulsait vers le reste de ville que, par un renversement de perspective, les CRS semblaient tenir assiégée.

Il n'est de joie qui ne soit en même temps : *courir*. Les couloirs de LIP comme ceux de la Sorbonne sont parcourus en courant dès la décision prise, arrêtée, par quoi le temps se suspend, l'espace se pare, l'action se fait évidente. Et la nuit inhabituelle, habitée par le temps suspendu. « L'agilité de sa réflexion, écrit Bernanos d'un prêtre, était telle qu'il éprouvait comme une impression physique, cette excitation à fleur de peau, le besoin de dépenser en activité musculaire un trop plein de pensées et d'images, la légère fièvre que connaissent bien les raisonneurs et les amants. » Habituellement, temps et espace sont des lignes séparées ; la joie les réunit. La grève est abolition de la séparation. Elle restaure l'*Erfahrung* au-delà de l'expérience du choc (cf. Thèse absente, dont le nom, en exergue, est « Proust » — et dont la démonstration est faite par W. Benjamin).

Démonstration de la thèse n°10 :

Si elle n'en était pas aussi en grande partie la cause, la présente thèse pourrait être dite conséquence de la précédente. Si la grève était un moyen, la joie ne serait que la conséquence des résultats obtenus. Or, dans une grève (lorsque celle-ci n'est pas d'emblée réduite au rang d'un moyen par les déclarations et revendications des syndicats), la joie précède les résultats. Elle

est contemporaine de la grève. Elle est présente d'emblée. Elle demeure tant que la grève est vivante et ne déchoit pas. La joie est le premier critère de la grève véritable.

Inversement, quand les syndicats et groupes politiques, portant leur regard sur des actions qu'ils n'ont pas commandées, déclarent : « Ils se font plaisir », entendant par là : « ils desservent le mouvement », « ils font passer leur plaisir, pris comme fin, avant la rationalité du moyen », ils commettent une erreur considérable : ils séparent l'action et la joie. Ce n'est pas tant, dès lors, qu'ils s'interdisent la joie ; mais ils ne la voient qu'à l'horizon de leurs actions méticuleuses, horizon qu'ils appellent "Révolution", et à quoi il sacrifie le présent, les actions présentes, et la joie de l'action présente.

Or la joie est l'action elle-même, non une conséquence (éventuelle) de l'action. La grève n'est pas une promesse de joie, mais la joie. *Se sentir des hommes pendant quelques jours. Indépendamment des revendications, cette grève en elle-même est une joie. Une joie pure. Une joie sans mélange. Oui, une joie. J'ai été voir les copains dans une usine où j'ai travaillé il y a quelques mois. Joie de pénétrer dans l'usine avec l'autorisation d'un ouvrier qui garde la porte. Joie de trouver tant de sourires. Joie de parcourir librement les ateliers où on était rivé sur la machine. Joie d'entendre au lieu du fracas impitoyable des machines, de la musique, des chants et des rires. Joie de vivre, parmi ces machines muettes, au rythme de la vie humaine...*

Jedem Tierchen sein Pläsierchen... est la parole de leur mépris ; on entend donc les incapables de la joie, dire « Ils se font plaisir. » Mais c'est trop peu. *Saget ihr jemals ja zu einer Lust ?* Ils devraient dire : « Ils se fabriquent une joie incommensurable, ils transfigurent leur vision de la ville, ils créent des sentiments neufs, jamais existants, et desquels sortent, comme source en pleurs, des idées (et non le contraire), ainsi que l'impossible. » (cf. thèses n°12 et n°15)

Corollaire n°1 de la thèse n°10 : Une grève sans plaisir est l'ombre d'une grève.

« Le travail sans plaisir, dit Nietzsche, est vulgaire ». Mais la grève sans plaisir l'est plus encore. Une grève qui reproduirait le sérieux, la soumission, l'ennui, la répétition (gestes autant que paroles), du travail qu'elle suspend serait un contresens : au lieu de réaliser la démobilisation (cf. thèse n°1), elle serait une « mobilisation » de plus.

Comme l'amour (du point de vue de celui qui le vend), la grève sans plaisir n'est possible que réduite à un simple moyen : on *négociera* (prix, durée,

modalités, etc.). Comme l'amour, la grève faite sans plaisir n'existe que blessée — ou demeurant l'ombre d'elle-même.

Corollaire n°2 de la thèse n°10 : la grève est une situation.

Il y a situation en cela que des sentiments nouveaux trouvent matière à naître, croître, périr. Ils trouvent un lieu, occupé par un temps arrêté.

Ce corollaire n°2 de la thèse n°10 sert de lemme pour la démonstration de la thèse n°15.

Thèse n°11 : La grève est suspension du temps.

Benjamin

« Soleil, arrête-toi sur Gabaon,
Lune, sur la vallée d'Ayyalôn ! »

Et le geste de Josué suit ; que le temps, un instant, s'arrête.

« Et le soleil s'arrêta et la lune s'immobilisa jusqu'à ce que la nation se fût vengée de ses ennemis. Cela n'est-il pas écrit dans le livre du Juste ? Le soleil s'immobilisa au milieu des cieux et il ne se hâta pas de se coucher pendant près d'un jour entier. » (*Livre de Josué, X*)

Car :

Marx dit que les révolutions sont la locomotive de l'histoire du monde. Mais peut-être en est-il tout autrement. Peut-être les révolutions sont-elles le mouvement par lequel l'espèce humaine, voyageant dans ce train, saisit le frein de secours.

Sonne steb still zu Gibeon !

L'arrêt du temps (*Stillstand*) est la brèche par où *tel fragment de passé entre avec tel présent.*

Le sauvetage (*Rettung*) passe par cet arrêt du temps, que produit la grève.



Scolie de la thèse n°11 : La grève est ce par quoi l'on sort de la temporalité du quotidien, qui est temporalité du spectacle. Seul le blocage d'une grève sait

faire sortir de ses gonds le temps quotidien et donner à un homme une idée du temps pur, durée non asservie en temps. Illusion de certaines usines, ateliers, universités, qui crurent pouvoir participer au « mouvement » sans bloquer — en *assistant* aux assemblées, en *participant* aux manifestations, en se *mobilisant*, etc. L'action est le contraire du spectacle (cf. corollaire de la thèse n°4) : il ne s'agit plus d'assister à..., de participer à..., de se mobiliser pour... ; mais d'arrêter le temps.

Thèse n°12 : La grève est transfiguration de l'espace.

On sait depuis longtemps qu'on peut transfigurer un espace par une parole, d'amour par exemple, qu'on y prononce. La grève est transfiguration de l'espace, et par conséquent est bien plus que la simple réappropriation d'un lieu (lieu de travail, atelier, amphithéâtre, lieu quotidien, où enfin l'on peut vaquer libre, non mobilisé, libéré du regard de la surveillance : la première chose faite, lors de l'occupation, est le renversement œil contre mur des caméras de surveillance, puis leur destruction). Mais la grève est encore au-delà de cette installation en ce lieu ; elle est la rénovation du regard.

Avoir vu Paris engravé ; pris de grève ; l'air des Arènes de Lutèce, par la présence d'une trentaine de personnes sur ses marches, parce que s'y décide une occupation encore floue, incertaine, de tel lieu du boulevard Raspail, a un air incomparable. Qui n'a pas connu Paris pris par la grève est comme tel qui ne connaît cet être qu'il aime qu'impénétré.

Scolie de la thèse n°12 : la grève est intensification de l'espace

« La police dit qu'il n'y a rien à voir sur une chaussée, rien à faire qu'à y circuler. Elle dit que l'espace de la circulation n'est que l'espace de la circulation. La politique [...] consiste à refigurer l'espace, ce qu'il y a à y faire, à y voir, à y nommer. » (Rancière)

La brèche dans le temps, que produit le blocage, rejaillit sur l'espace. L'espace accueille sur lui le temps arrêté ; il se pare du temps arrêté. Là où se suspend le temps, l'espace s'intensifie.

L'espace intense s'oppose à l'espace arraisonné, homogène et cartésien. L'espace intense est l'espace dont J.-L. Trassard est l'écrivain. La grève restaure l'espace intense. Elle fait que la ville entière se dé-limite, et devient comme une campagne immense, ouverte, intense.

Thèse n°13 : La grève est le mythe.

Sorel

Lemme n°1 : La grève n'a rien à proposer à la place. (Ce lemme est démontré dans : « De la question : “Que proposez-vous à la place ?” », publication #4 de l'Institut de démobilisation.)

Marx rejetait toute tentative ayant pour objet la détermination des conditions d'une société future ; on ne saurait trop insister sur ce point, car nous voyons ainsi que Marx se plaçait en dehors de la science bourgeoise. La doctrine de la grève générale nie aussi cette science et les savants ne manquent pas d'accuser la nouvelle école d'avoir seulement des idées négatives ; quant à eux, ils se proposent le noble but de construire le bonheur universel. Sorel, mort en 1922, ne sut pas à quoi allait ressembler le bonheur universel de Russie. Mais, avec une attention double à la vie (Bergson) et à la morale (Nietzsche), il s'était mis à l'abri de l'enthousiasme pour ce genre d'aventure dans l'Etat. Il savait qu'il fallait, surtout, ne rien proposer à la place.

Démonstration de la thèse : La grève est le mythe car elle est la fin, et que le mythe est à l'horizon lointain. Si elle était un moyen, elle ne serait plus alors que le moyen par lequel l'Utopie, la Révolution, le Plan, cherchent à se réaliser. Elle ne serait qu'une étape vers la dictature du prolétariat, la prise du pouvoir, la Révolution, etc. Or la grève n'a rien à proposer à la place. Aurait-elle quelque chose à proposer qu'en voulant l'imposer à l'avenir imprévisible, elle se rendrait dangereuse.

La grève est la fin (par cette thèse, comme par la thèse n°15, on est au plus près de ce centre dont parle le prélude). Par opposition à l'utopie qui doit donner les détails de son « plan », énoncer son programme dans ses moindres arrangements, le mythe tient *tout entier* dans son évocation ; *c'est l'ensemble seul qui doit nous frapper et cet ensemble est parfaitement clair ; il faut s'approprier son tout indivisé [...] dont le processus échappe à la description.* Et, inversement, cette idée indivise peut imprégner *tout* ce qu'elle touche : *l'idée de grève générale est à ce point motrice qu'elle entraîne dans le sillage révolutionnaire tout ce qu'elle touche.*

Or la présentation de cette totalité passe, non par le langage, mais par l'image, seul moyen pour le mythe d'être donné *en bloc et par la seule intuition.* Le mythe puise sa force dans la vigueur de ses images. La force d'un mythe se mesure à l'action qu'il est capable de produire, et non à son pouvoir de

prévision. Le mythe n'est pas le plan de l'avenir, mais une force enfoncée dans le présent. *Il importe donc peu de savoir ce que les mythes renferment de détails destinés à apparaître réellement sur le plan de l'histoire future ; ce ne sont pas des almanachs astrologiques.*

Image, plus que texte ; ensemble plus que détail, le mythe échappe ainsi à la discussion. *Toutes les dissertations abstraites deviennent inutiles sur le futur régime socialiste.* Et Sorel d'oser écrire : *Quand on se place sur le terrain des mythes, on est à l'abri de toute réfutation.* C'est que le propre de cette parole est d'échapper, au contraire de l'utopie, à la considération de sa faisabilité, et donc de son impossibilité (cf. thèse n°14) : *Il faut juger les mythes comme des moyens d'agir sur le présent. Toute discussion sur la manière de les appliquer matériellement sur le cours de l'histoire est dépourvue de sens. C'est l'ensemble du mythe qui importe seul.* Comme trait distinctif du mythe (par opposition à l'utopie), signalons enfin son rapport accumulatif dans le temps. Sorel montre que le mythe, parce qu'il peut éclairer tout ce qu'il touche, permet que se greffent entre eux des événements de moindre importance, qui acquièrent par lui leur sens. *On peut indéfiniment parler de révoltes sans provoquer jamais aucun mouvement révolutionnaire, tant qu'il n'y a pas de mythes acceptés par les masses.* Au contraire de l'utopie qui attend la révolution et pour laquelle une révolte, par comparaison, n'est plus alors qu'une tentative échouée, le mythe permet au contraire de donner sens à la moindre révolte, à la moindre grève — pour autant qu'elle se rapporte à lui.

L'utopie. Au mythe s'oppose l'utopie — idée traditionnelle de la Révolution. Sorel montre que l'utopie ne peut être que réformatrice. C'est le grand paradoxe mis à nu. *L'utopie [...] est l'œuvre de théoriciens qui, après avoir observé et discuté les faits, cherchent à établir un modèle auquel on puisse comparer les sociétés existantes pour mesurer le bien et le mal qu'elles renferment ; c'est une composition d'institutions imaginaires mais offrant avec des institutions réelles des analogies assez grandes pour que le juriste en puisse raisonner ; c'est une construction démontable dont certains morceaux ont été taillés de manière à pouvoir passer (moyennant quelques corrections d'ajustage) dans une législation prochaine. — Tandis que nos mythes actuels conduisent les hommes à se préparer à un combat pour détruire ce qui existe, l'utopie a toujours eu pour effet de diriger les esprits vers des réformes qui pourront être effectuées en morcelant le système.*

Pour cette raison, l'utopie — contrairement au mythe qui se tourne directement vers l'action — est inoffensive : *les politiciens n'ont aucun danger à redouter des utopies qui présentent au peuple un mirage trompeur de l'avenir et orientent "les hommes vers des réalisations prochaines de terrestre félicité, dont une faible partie ne peut être scientifiquement que le résultat d'un très long effort" (c'est ce que font les politiciens socialistes d'après Clémenceau).* Plus les électeurs croiront facilement aux forces magiques de l'Etat, plus ils seront disposés à voter pour le candidat qui promet des merveilles. Au contraire de

l'utopie qui endort le présent en regardant l'avenir, le mythe enfonce nos regards dans le présent ; pour Sorel, il interdit la résignation : *plus de paix sociale possible, plus de routine résignée, plus d'enthousiasme pour les maîtres bienfaiteurs ou glorieux, le jour où les plus infimes incidents de la vie journalière deviennent les symptômes de l'état de lutte entre les classes, où tout conflit est un incident de guerre sociale, où toute grève engendre la perspective d'une catastrophe totale.*

L'utopie est une vision progressiste et enchantée de l'histoire ; cette vision, optimiste, endort. Le mythe se présente « comme une image de l'action qu'il faut mener sur le présent pour que le cours du temps soit interrompu » (Marc Crépon). Avec le mythe, il s'agit de rendre possible l'invention. Exemples : *construire des institutions qui n'ont point de modèle dans l'histoire de la bourgeoisie ; acquérir des mœurs de liberté que la bourgeoisie ne connaît plus aujourd'hui ; engendrer du sublime.*

Cette invention que permet le mythe est celle de la thèse n°15.

L'alternative est claire : l'utopie est intellectuelle et vient d'en haut ; le mythe ne se laisse pas dicter. *Les ouvriers qui cessent de travailler, ne viennent pas présenter aux patrons des projets de meilleure organisation du travail et ne leur offre pas leur concours pour mieux diriger ses affaires ; en un mot, l'utopie n'a aucune place dans les conflits économiques. Jaurès et ses amis sentent fort bien qu'il y a là une terrible présomption contre leurs conceptions relatives à la manière de réaliser le socialisme : ils voudraient que dans la pratique des grèves s'introduisissent déjà des fragments de programmes industriels fabriqués par les doctes sociologues et acceptés par les ouvriers ; ils voudraient voir se produire ce qu'ils appellent le parlementarisme industriel, qui comporterait, tout comme le parlementarisme politique, des masses conduites et des rhéteurs qui leur imposent une direction. Ce serait l'apprentissage de leur socialisme menteur qui devrait commencer dès maintenant.*

Avec la grève générale, toutes ces belles choses disparaissent ; la révolution apparaît comme une pure et simple révolte et nulle place n'est réservée aux sociologues, aux gens du monde amis des réformes sociales, aux Intellectuels qui ont embrassé la profession de penser pour le prolétariat.

Les utopistes attendent, vêtueux et benoîts devant la statue de marbre, raidis. « L'avenir, ils l'aimaient, mais quoi ? comme Pygmalion Galathée ; c'était pour eux comme une amante de marbre, et ils attendaient qu'elle s'animât, que le sang colorât ses veines. » (Musset)



Corollaire n°1 de la thèse n°13 : La grève est le lieu de l'orgueil redevenu possible.

Ce que le mythe, contrairement à l'utopie, épargne, voire exalte : l'individu. Ce qui fait tout le prix de Sorel socialiste, c'est qu'il est lecteur de

Nietzsche. Il fait lui-même cet aveu : *Je ne suis pas de ceux qui regardent le type achéen, chanté par Homère, le héros indompté, confiant dans sa force et se plaçant au-dessus des règles, comme devant disparaître dans l'avenir.* Sorel ne se résout pas à perdre l'individu dans la puissance de la masse, ni à ce que la grève générale soit un moment aveugle où l'individu serait emporté, et perdu. Voilà pourquoi l'on peut écrire de l'image du mythe qu' « elle a l'efficacité d'une image qui rassemble, sans assujettir (à la différence d'un mot d'ordre ou d'un commandement qui n'auraient pas ce caractère mythique et ne vaudraient que par la force extérieure qui les impose). La représentation de la grève générale vaut pour tous et pour chacun. Elle vaut comme mythe, parce qu'elle seule donne son sens et son unité à laquelle et pour laquelle le prolétariat engage toutes ses forces. Et en même temps elle individualise l'effort de chacun, même si elle lui donne un sens commun. » (Marc Crépon) Ainsi, Sorel nietzschéen répond sans détour à l'argumentaire réactionnaire datant du début du xx^e siècle, qui identifie le socialisme à la fin de l'individu. Pour Sorel, *la grève générale, tout comme les guerres de la liberté, est la manifestation la plus éclatante de la force individualiste dans les masses soulevées.*

Il s'agit, avec le syndicalisme révolutionnaire, d'exalter l'individualité de la vie du producteur ; et, ce faisant, d'aller contre les intérêts des politiciens, qui voudraient diriger la révolution de manière à transmettre le pouvoir à une nouvelle minorité. Voilà ce qui effraie tant les socialistes parlementaires, financiers et idéologues, voilà ce qui donne une portée morale si extraordinaire à la notion de grève générale. Car le discours de Sorel prend une teneur nettement morale : le socialisme, en propageant l'idée de grève générale, fait apparaître au premier rang l'orgueil de l'homme libre et ainsi met l'ouvrier à l'abri du charlatanisme des chefs ambitieux et avides de jouissances.

Ainsi, c'est par la grève que la réappropriation de l'orgueil devient possible, l'orgueil jusque là réservé — ou abandonné — à la droite, aux chefs, aux guerriers.



Donc, malgré la thèse n°14 : « et l'homme de l'avenir qui aura la foi exigera peut-être qu'on lui fasse des propositions positives pour remédier au mal, en d'autres termes, un programme. [...] La vie n'est pas idiotement mathématique au point que seuls les grands mangent les petits, il arrive aussi souvent que l'abeille tue le lion ou, au moins, le rende fou. » (Strindberg)

Thèse n°14 :
La grève est impossible.

« La victoire appartient nécessairement au capitaliste. Le capitaliste peut vivre plus longtemps sans l'ouvrier que l'ouvrier sans le capitaliste. » (Marx)

De plus et surtout : la grève est ce que l'ingénieur est incapable de faire. Or le capitalisme actuel est affaire (gigantesque) d'ingénieurs. Dans vingt ans, expurgées, modernisées, les entreprises de chemins de fer seront devenues incapables de grève.

Scolie de la thèse n°14 : À la discipline est assignée la fonction de rendre la grève impossible.

Foucault

La croissance du Dispositif (surveillance/contrôle/fichage) diminue encore la possibilité de la grève : vidéosurveillance, installations biométriques, vigiles, relevés ADN, etc. *Surveiller et punir* offre, dans le chapitre III de sa troisième partie, une définition tardive mais décisive de la discipline. A celle-ci semble presque explicitement, quoique indirectement, assignée la fonction de rendre la grève impossible : *Disons que la discipline est le procédé technique unitaire par lequel la force du corps est aux moindres frais réduite comme force "politique", et maximalisée comme force utile.* On retrouve ici les deux dimensions, isolées par Arendt : l'action empêchée ; et le travail "encouragé". De ce point de vue, la grève est bien résistance (double) à la discipline ; par elle, le corps se soustrait à son *utilisation* (arrêt du travail) et se restaure comme force politique (action) (cf. thèse n°3).

Thèse n°15 : La grève est l'invention de l'impossible

Bergson

Cette thèse est celle par laquelle le centre dont parle le prélude est au plus près approché. Bergson produit une distinction décisive entre l'émotion infra-intellectuelle et l'émotion supra-intellectuelle. La distinction repose sur l'antériorité ou la postériorité de l'émotion par rapport à la représentation (ou idée). Or *seule, en effet, l'émotion du second genre peut devenir génératrice d'idées.*

La question : « Qu'est-ce que vous proposez à la place ? », question posée par le conservateur au changeur du monde (ou : question de Jean), n'a pas de sens : car l'impossible ne peut être prévu, ni pensé. La question n'a pas de sens, étant posée trop tôt. Ainsi, non seulement la théorie (le plan) ne doit pas précéder l'action (cf. thèse n°13, mythe contre utopie) ; mais elle ne peut la précéder, puisque seule l'action permettra qu'écloront les émotions supra-intellectuelles d'où jailliront, imprévisibles, les idées nouvelles.

La question de Jean est la question de *l'intelligence qui comprend, discute, accepte ou rejette, s'en tient enfin à la critique* ; à cette intelligence, bien connue, efficace, Bergson joint une autre intelligence, celle qu'a précédée l'émotion, *celle qui invente*. Ainsi, le refus acharné de répondre à la question n'est pas un refus de la pensée, un rejet de l'intelligence, ni l'abandon de la politique au flou, inintelligible mais séduisant, de la sensibilité ou de l'instinct. C'est au contraire l'appel à une intelligence supérieure à l'intelligence banale ; à une intelligence qui ne soit plus celle, médiocre, qui calcule, prévoit et gère, et dont Arendt écrivait : « Tout ce que prouvent les ordonnatrices géantes, c'est que les temps modernes ont eu tort de croire avec Hobbes que la rationalité, au sens du "calcul des conséquences", est la plus haute, la plus humaine, des facultés de l'homme, et que les philosophes de la vie et du travail, Marx, Bergson ou Nietzsche, ont eu raison de voir dans ce type d'intelligence, qu'ils prenaient pour la raison, une simple fonction du processus vital ou, comme disait Hume, une simple "esclave des passions". Il est évident que cette force cérébrale et les processus logiques obligatoires qu'elle engendre sont incapables d'édifier un monde, qu'ils sont aussi étrangers-au-monde que les processus obligatoires de la vie, du travail et de la consommation. » Et elle compare la logique à « une sorte de force d'intellect qui, à plus d'un égard, ressemble surtout à la force de travail que l'animal humain exerce dans son métabolisme avec la nature ».

Par conséquent l'appel à l'émotion supra-intellectuelle n'est pas un appel à la vie contre la rigidité des codes de l'intelligence... Cette dialectique, simple, bête, échoue. Au contraire, l'appel de l'émotion, tel qu'il retentit dans la phrase superbe de Bergson, est un moyen de dépasser la simple nécessité vitale de l'adaptation, dans laquelle l'intelligence qui calcule est née et par laquelle elle est donc déterminée et bornée, pour en appeler à quelque chose de supérieur. Ainsi se produit un retournement vertigineux, à la hauteur de la tâche de la grève : l'invention de l'impossible.

L'appel est un appel au relais de la sensibilité et de l'intelligence, au-delà de l'opposition, froide, qui empêcherait qu'elles communiquassent. Le refus de la question de Jean n'est pas irrationalisme, mais appel à ce dépassement, par le haut, de la rationalité. Bergson déjà, conscient de la ténacité de la dialectique intelligence-sentiment, se défendait de présenter là une « morale de sentiment » : *C'est elle, l'émotion, qui pousse l'intelligence en avant, malgré les obstacles. C'est elle surtout qui vivifie, ou plutôt qui vitalise, les éléments intellectuels avec lesquels elle fera corps, ramasse à tout moment ce qui pourra s'organiser avec eux, et obtient finalement de l'énoncé du problème qu'il s'épanouisse en solution.*

Que sera-ce dans la littérature et dans l'art ! L'œuvre géniale est le plus souvent sortie d'une émotion unique en son genre, qu'on eût crue inexprimable, et qui a voulu s'exprimer. Mais n'en est-il pas ainsi de toute œuvre, si imparfaite soit-elle, où entre une part de création ? De même donc, de l'organisation politique : on l'eût cru inexprimable, elle était inexprimable (d'où le silence à la question de Jean), et elle a voulu s'exprimer. L'invention de l'impossible n'est une aberration, n'est un scandale, que pour l'intelligence qui gère, fabrique et prévoit. C'est à l'intelligence qui invente, à celle qui répond à l'émotion nouvelle, que la grève, quand elle commence, même aveugle sur ses buts, fait appel. Une grève qui prend est une grève où la joie s'installe d'emblée, dans l'incertitude non pas tant de son avenir, que de ces « buts » mêmes. La joie installée, la grève se fait ; et s'invente des moyens : parmi ces moyens, une théorie. Au besoin, des concepts... La grève n'est pas le moyen de sa fin ; elle est la joie, émotion neuve, singulière, où l'intelligence puisera des solutions, de remèdes, et proposera, fera, « à la place », sans avoir eu besoin d'abord de répondre à la question qui, si on avait cherché à y répondre avec les moyens de l'intelligence gestionnaire, aurait empêché que l'action ne s'engageât.

Quand le mouvement commence, les matériaux de l'organisation (ou création) politique n'existent pas encore, pas plus que ceux de l'œuvre d'art véritablement nouvelle, quand l'artiste met en branle son travail. Ces matériaux sont fondus dans l'émotion créatrice. Bergson distingue une intelligence *qui travaille à froid, combinant entre elles des idées, depuis longtemps coulées en mots, que la société lui livre à l'état solide* ; cette intelligence produit des œuvres médiocres — et des « solutions » politiques mortes ; elle est l'intelligence de Jean posant la

question de l'avenir avec les concepts du présent ; elle est l'intelligence des politiciens. Au contraire, dans le cas de la seconde intelligence, *il semble que les matériaux fournis par l'intelligence entrent préalablement en fusion et qu'ils se solidifient ensuite à nouveau en idées cette fois informées par l'esprit lui-même*. C'est le chef d'œuvre dans l'art ; en politique, c'est la grève inventant une forme — la seule grève réussie ; rare comme un chef-d'œuvre.

Les idées, les représentations, n'ont donc pas à précéder la volonté du changement ; n'ont pas à être proposées, puisqu'elles ne naissent que de l'émotion créatrice que le changement suscitera. Ainsi, pour toucher en passant la thèse n°10 (thèse décisive), il reste à lire ce qui suit ; on lira bien sûr « programme politique » là où Bergson écrit « métaphysique » : *Il suffit que dans la joie de l'enthousiasme il y ait plus que dans le plaisir du bien-être, ce plaisir n'impliquant pas cette joie, cette joie enveloppant et même résorbant en elle ce plaisir. Cela, nous le sentons ; et la certitude ainsi obtenue, bien loin d'être suspendue à une métaphysique, est ce qui donnera à cette métaphysique son plus solide appui*.

Une grève véritable ne se produit que là où se dégage, d'abord, *l'émotion particulière d'une âme qui s'ouvre, rompant avec la nature qui l'enfermait à la fois en elle-même et dans la cité*.

Qu'on ne vienne pas parler ainsi d'obstacles matériels à l'âme ainsi libérée ! Elle ne répondra pas que l'obstacle doit être tourné, ni qu'il peut être forcé [ce que ferait l'intelligence gestionnaire] : elle le déclarera inexistant. De sa conviction morale on ne peut pas dire qu'elle soulève des montagnes, car elle ne voit pas de montagne à soulever. Tant que vous raisonnerez sur l'obstacle, il restera où il est ; et tant que vous le regarderez, vous le décomposerez en parties qu'il faudra surmonter une à une ; le détail en peut être illimité, rien ne dit que vous l'épuiserez. Mais vous pouvez rejeter l'ensemble, en bloc, si vous le niez. Ainsi procédait le philosophe qui prouvait le mouvement en marchant

La grève ne voit pas les obstacles.

Si tel est le contraste entre l'opération réelle de la vie et l'aspect qu'elle prend pour les sens, est-il étonnant qu'une âme qui ne connaît plus d'obstacle matériel se sente, à tort ou à raison, en coïncidence avec le principe de la vie ?



En vain on alléguera que ce bond en avant ne suppose derrière lui aucun effort créateur, qu'il n'y a pas ici une invention comparable à celle de l'artiste. Ce serait oublier que la plupart des grandes réformes accomplies ont paru d'abord irréalisables, et qu'elles l'étaient en effet. Elles ne pouvaient se réaliser que dans une société dont l'état d'âme fût déjà celui qu'elles devaient induire par leur réalisation.

La grève est la création de cet état d'âme... *et il y avait là un cercle dont on ne serait pas sorti si une ou plusieurs âmes privilégiées, ayant dilaté en elles l'âme sociale, n'avaient brisé le cercle en entraînant la société derrière elles.*

La grève est le bris du cercle (le cercle est la question de Jean).

Or, c'est le miracle même de la création artistique. Une œuvre géniale, qui commence par déconcerter, pourra créer peu à peu par sa seule présence une conception de l'art et une atmosphère artistique qui permettront de la comprendre ; elle deviendra rétrospectivement géniale : sinon, elle serait restée ce qu'elle était au début, simplement déconcertante.

Et ceci est la preuve de la thèse suivante (thèse n°17) : la grève est scandaleuse, comme le déjeuner sur l'herbe. Mais c'est d'abord la thèse n°10 qui trouve ici son fondement le plus assuré : car *l'âme qui s'ouvre, et aux yeux de laquelle les obstacles matériels tombent, est toute à la joie*. Pour cette raison, on forcera les thèses jusqu'à, du bout des lèvres, oser celle-ci : la grève est un miracle. Or, dit Arendt, « la seule activité que recommande Jésus de Nazareth est l'action, et la seule faculté humaine qu'il mette en relief est celle d' "accomplir des miracles". »

Thèse n°16 : La grève est la tarasque.

Kristin Ross

J. Rancière explique que la démocratie est nécessairement un objet de haine : « Le "gouvernement de n'importe qui" est voué à la haine interminable de tous ceux qui ont à présenter des titres au gouvernement des hommes : naissance, richesse ou science. »

Or, la grève est la démocratie (thèse n°6).

Donc, la grève est détestée.

« La grotesque et sempiternelle assimilation médiatique de la grève à une prise d'otages tend bel et bien à faire passer l'arrêt de travail pour l'horreur économique absolue et — pourquoi pas ? — pour une forme de terrorisme. » (Jean Salem). La grève est doublement détestée. (Cette polarité fait écho au renversement double de la thèse n°3). Elle est détestée :

1°) comme arrêt du travail (valeur) : « Vous, grévistes, êtes des fainéants, des *Tagediebe*, des voleurs de journées. »

2°) comme appropriation de la politique par l'incompétent. « De quoi vous mêlez-vous ? »

Mai 68, pour l'exemple.

La haine de la grève se laisse voir avec une acuité sans égal dans la réécriture de Mai 68. L'acharnement qu'on mit à faire de Mai un simple phénomène générationnel afin d'occulter — ou de simplement voiler — que mai fut d'abord la plus longue et la plus grande grève qui eut jamais lieu en France est à la hauteur de cette haine, c'est-à-dire aussi : de cette peur. La haine portée à Mai 68 est d'une intensité telle que le révisionnisme est, non plus l'exception, mais la règle. Car Mai n'est pas seulement nié, mais complètement retourné : ainsi le charge-t-on des maux mêmes contre lesquels, en tant que grève, il avait ouvertement combattu. Henri Guaino ne dit rien d'inédit, mais presque une banalité, quand il déclare : « Mai 68 a introduit le cynisme dans la société » (13 mai 2007). C'est que *non contente d'affirmer haut et fort que certaines des idées et des pratiques les plus radicales de Mai 68 ont été récupérées et recyclées au bénéfice du "marché", l'histoire officielle affirme que la société capitaliste d'aujourd'hui, bien loin de symboliser le déraillement ou l'échec des aspirations du mouvement de Mai, représente au contraire l'accomplissement de ses aspirations les plus profondes.* Les maux du capitalisme sont reversés au compte de Mai ; et les historiens, si prompts ailleurs à crier au révisionnisme, opinent. Le discours sur Mai, en effet délaissé par les historiens, fut laissé à deux groupes : les « ex-leaders », qui insisteront sur l'expérience personnelle (qu'ils auront besoin de mettre en cohérence avec la suite de leur « trajectoire politique »...) ; et les sociologues, qui insisteront sur l'expérience générationnelle. *En dépit de leurs prétentions contradictoires, les deux groupes ont travaillé de concert pour établir les codes déshistoricisés et dépolitisés qui servent à interpréter Mai 68 de nos jours.*

Réduire un mouvement de masse aux itinéraires de quelques-uns de ses soi-disant leaders, porte-parole ou représentants (plus particulièrement ceux qui ont désavoué leurs "erreurs du passé"), constitue une vieille tactique de confiscation, aussi efficace qu'éprouvée. Ainsi circonscrite, toute révolte collective est désamorcée, et donc réduite à l'angoisse existentielle de destinées individuelles. Elle se trouve ainsi confinée à un petit nombre de "personnalités" auxquelles les médias offrent d'innombrables occasions de réviser ou de réinventer leurs motivations d'origine. Et pendant que, régulièrement, pour justifier la « cohérence » et la « continuité » de leur trajectoire, MM. Kouchner et Cohn-Bendit sont contraints de réinventer l'histoire, les sociologues la désamorcent en cachant neuf millions de grévistes derrière quelques slogans bien triés.

Comment en sommes-nous arrivés, trente ans plus tard, à ce consensus autour de Mai 68, qui n'est plus perçu que comme une sympathique « révolte de jeunes » aux accents poétiques, ou comme une mutation de style de vie ?

La haine est un sentiment : avec elle aussi (cf. thèse n°15), on peut fabriquer des concepts et des théories. La haine de la grève a produit un nombre considérable de théories et de concepts. L'intensité de cette haine se

mesure à ce nombre, ainsi qu'à l'écart séparant ces théories et concepts de l'événement réel. La phrase « Mai 68 a introduit le cynisme dans la société », révisionniste *et* admise, en poussant l'écart à son maximum, est la mesure exacte de cette haine.

Corollaire de la thèse n°16 : La vérification de la légitimité d'une grève est impossible.

Quels que soient les dispositifs de mesure que le pouvoir met en place pour démontrer l'illégitimité de la grève (vote à bulletin secret, sondage auprès de populations, etc.), ils ne peuvent avoir pour effet que de répéter (quoique sur le mode *scientifique*) ce postulat de départ, qui, en tant que tel, reste indémontrable : que la grève est illégitime, *a priori* et toujours.

En disant et répétant : « Cette grève est illégitime », le pouvoir bégaie. Il répète bêtement son impossible nécessité, et ne fait apercevoir par ce bégaiement que l'abîme de contingence, où la grève, jour après jour, le fait entrer.

L'idée même d'un *droit* de grève, qui prendrait effet moyennant le respect de certaines conditions — déterminées par le pouvoir ou même issues d'accords bilatéraux —, est absurde. Car une grève, aussi légale soit-elle par ailleurs, sera toujours illégitime. Dès lors, tout discours de « légitimité » dans lequel on cherche à l'entraîner est un piège dont elle ne sortira que rabaisée (au rang d'un moyen). La grève ne peut s'abaisser à se justifier, pour la bonne raison qu'elle n'est pas un moyen, mais une fin ; et que cette fin est *d'abord* injustifiable, puisque *d'abord* irréalisable et impossible (cf. thèses n°14 et 15).

Thèse n°17 :

**La grève est cette voie qui nous semble la plus sûre –
*ea via, quae securior videtur***

Spinoza

En effet : *Tout ce que nous jugeons, dans la nature des choses, être mauvais, autrement dit, pouvoir nous empêcher d'exister et de jouir de la vie rationnelle, il nous est permis de l'éloigner de nous par la voie qui semble la plus sûre, et tout ce que nous jugeons, au contraire, être bon, autrement dit, utile pour conserver notre être et notre vie rationnelle, il nous est permis de le prendre pour notre usage, et d'en user de toutes les manières.*

Remarque finale :

La grève n'est pas un *moyen* en vue de cette chose à quoi on donne le nom de « révolution » — car il n'y a pas de révolution à attendre. La grève est la fin.

Elle réalise, depuis l'intérieur (sans violence *extérieure*), l'affaissement du pouvoir. La révolution serait la conquête d'un pouvoir hypothétique, l'application d'un plan déterminé.

Au contraire, la grève est cet affaissement : quand le travail partout s'arrête, et que les hommes commencent de tourner vers ailleurs leurs regards.

Dans l'effondrement, s'inventent et se créent — yeux fixés au mythe — des formes nouvelles de vie.

Rien, normativement, ne garantit leur validité : sinon qu'elles ont été inventées librement, dans la contestation d'une domination, qui est celle du travail malheureux.

Institut de démobilisation